

L'éloge des femmes de Dreyer

Le Festival international du film de La Rochelle consacre une rétrospective au cinéaste danois

CINÉMA

De Carl Theodor Dreyer (1889-1968), on connaît plus que tout *La Passion de Jeanne d'Arc* (1927). Ce film muet pensé pour le parlant n'est au fond ni l'un ni l'autre : c'est un film-visage, le seul peut-être de son espèce. Il avance rivé à sa comédienne, Renée Falconetti, et c'est sur les traits de cette dernière que la petite et la grande histoire entrelacées s'offrent à lire – la petite surtout est immense, l'absolue solitude terrestre de Jeanne lentement brisée par la souffrance, qui s'éclaire par rayonnements de son dialogue intérieur avec Dieu.

Événement de la 44^e édition du Festival international du film de La Rochelle, *La Passion de Jeanne d'Arc* y est projeté samedi 2 juillet en ciné-concert à l'église Saint-Sauveur, avec une création à l'orgue de Karol Mossakowski. Si belle que soit l'occasion de redécouvrir l'un des plus beaux films du monde, on aurait tort de laisser Jeanne éclipser ses sœurs de cinéma, femmes fortes et singulières dont le cinéaste danois a peuplé ses films, et que la rétrospective que le festival lui consacre invite à rencontrer.

Double régime d'images

Certaines ont plus d'affinités avec le diable qu'avec Dieu. La jeune et belle Anne de *Jour de colère* (1943), fille de sorcière, n'a de commun avec Jeanne que l'ombre du bûcher portée sur son destin. Les deux films, cependant, peignent le même tableau révoltant de la femme seule au sein de ce monde d'hommes qu'est l'institution judiciaire et religieuse. Dans *Jeanne*, Dreyer le met en scène dans un double régime d'images : le visage de la

**La projection
du film muet
« La Passion
de Jeanne d'Arc »
en ciné-concert,
avec une
création à l'orgue
de Karol
Mossakowski,
crée l'événement**

martyre en plan fixe, contrastant avec les travellings capturant l'alignement menaçant des juges. Dans *Jour de colère*, une vieille sorcière à demi nue sur la table de torture, forme blanche fragile dans l'ombre de ses bourreaux. Corps vulnérable sous les instruments des hommes, la femme n'a plus pour elle que les mots – dont Anne fera à la fin un usage flamboyant, défiant dans un même discours ses juges humains et son juge céleste.

Autre sœur sorcière, très différente, l'étonnante Dame Marguerite de *La Quatrième Alliance de Dame Marguerite* (1920), malicieux fabliau détournant l'image d'Épinal de la mégère (la veuve du pasteur, que son jeune remplaçant est contraint d'épouser), pour réinventer un personnage hors normes, aussi têtue que généreux, capable d'invoquer sa science pour ses intérêts comme pour guérir sa rivale.

Au début du *Maître du logis* (1925), un carton oppose deux définitions de l'« héroïne » : « l'héroïne de cinéma brillante et magnifiquement vêtue » et « une épouse et mère ordinaire dont la vie a pour étendue les quatre

murs de sa maison ». C'est à la première que Dreyer a consacré sa dernière œuvre : *Gertrud*, héroïne éponyme d'un film mal-aimé de 1964, ex-chanteuse lyrique à succès, aussi ivre de mots qu'Anne, théorisant et poétisant sans fin sur l'amour immense des femmes et l'incapacité des hommes à y répondre – et pourtant glacée, presque nonchalante dans sa fièvre verbale et le cadre figé des plans fixes, l'œil ailleurs, comme si elle ne vivait vraiment que dans l'idée qu'elle se fait de l'amour.

La seconde, l'héroïne du *Maître du logis*, inspire à Dreyer un tableau familial aussi poignant que drôle, d'une modernité étonnante. Victime d'un mari ingrat, John, la dévouée Mary consent à partir en le laissant avec leurs enfants aux soins éclairés de la vieille nourrice Nana. Celle-ci le met alors, aux vêtements près, dans la peau d'une femme : le voilait corvéable à merci (jusqu'à changer le petit dernier, scène que l'on imagine peu banale en 1925) et malheureux comme les pierres. « *Quels imbéciles nous sommes, nous les hommes !* », s'écrit-il, entamant un mea culpa en forme d'éloge des femmes qui font « l'essentiel du travail ».

Son désarroi à plus d'un endroit peut prêter à rire. Nul doute cependant, à en juger par l'infinie délicatesse avec laquelle Dreyer peint cette mère courage autant que par la flamme avec laquelle il invite, par ailleurs, à prendre fait et cause pour ses héroïnes, qu'il faille entendre ces mots au premier degré. ■

NOÉMIE LUCIANI

**Festival international du film
de La Rochelle, du 1^{er} au 10 juillet.**
Festival-larochelle.org.